

*Considérations thérapeutiques sur une nouvelle  
préparation du Quinquina , par F. J. DOUBLE.*

DE tous les moyens que la nature a mis à la disposition des médecins pour combattre les maladies , il n'en est pas de plus efficace que le quinquina. Il y en a peu surtout dont l'action sur l'économie ait été mieux étudiée , dont les propriétés soient plus exactement déterminées , et les indications aussi rigoureusement circonscrites.

Les médecins n'ont pas été seuls occupés à manier cette précieuse substance dans tous les sens , et à la considérer sous toutes ses faces. Les chimistes s'en sont aussi emparés. Dès les premiers temps qu'elle a été connue , ils l'ont soumise à tous les moyens d'analyse successivement dé-

couverts, livrée à tous les agens, à tous les dissolvans imaginables. De là, le nombre infini de préparations que l'on a proposées aux diverses époques de la science, et le nombre assez considérable qui reste encore dans nos pharmacopées, et que l'on trouve dans les nombreux arsenaux de la médecine.

Les derniers essais chimiques sur le quinquina étaient les travaux importants de M. Laubert, l'un des inspecteurs généraux du service et des hôpitaux militaires pour la pharmacie. M. Laubert a poussé plus loin que ses prédécesseurs, dans ce genre de recherches, nos connaissances sur la nature et la composition de l'écorce péruvienne. Il a proposé, en conséquence de ses travaux, de nouvelles préparations de ce remède, a rendu plus faciles, plus exactes et plus constantes plusieurs de celles qui existaient déjà.

M. Pelletier, l'un de nos chimistes les plus distingués, qui s'est déjà si avantageusement montré sur la route difficile de l'analyse végétale, qui a si heureusement concouru à la découverte des alcalis végétaux, en faisant connaître plusieurs de ces bases salifiables organiques, et qui affermit ainsi tous les jours davantage l'honorable hérédité de son nom dans la brillante carrière des sciences, vient de retirer du quinquina un de ces nouveaux principes. Son mémoire sur ce sujet, lu à l'Institut, rendra publics les détails

de ses intéressantes recherches à cet égard, aussi bien que les immenses résultats qu'il en a obtenus.

M. Pelletier avait déjà vu que l'on retrouvait la propriété émétique de l'ipécacuanha dans l'alcali végétal, que lui présenta cette racine, et auquel il donna le nom d'*émétine*; il avait vu que toute l'action de la noix vomique réside dans la strychnine, la vertu de l'opium dans la morphine, etc. Il fut donc naturellement amené à présumer aussi que le nouvel alcali retiré du quinquina contenait le principe actif de cette substance. Il me communiqua le manuscrit de son mémoire; je le lus avec tout l'intérêt et toute l'attention qu'il commandait si naturellement, et je résolus de faire, avec les précautions nécessaires tous les essais dont ma pratique m'offrirait l'occasion.

Nous étions arrivés alors aux derniers jours de septembre; et, par rapport aux maladies régnantes, à la fin d'une catástase de fièvres intermittentes de divers types. Je fus consulté par la femme-de-chambre de M. D..., occupant une place importante dans l'Université, et une autre dans la maison civile du Roi. Cette jeune fille revenait avec sa maîtresse d'une maison de campagne située à la partie la plus enfoncée de la belle et riche vallée de Palaiseaux, à cinq lieues sud-ouest de Paris, où les fièvres intermittentes étaient fort communes. Dans un séjour assez

court , elle avait gagné la maladie régnante. Elle était à son troisième accès de fièvre tierce ; l'accès étant toujours bien complet , et durant de dix à douze heures, ses trois phases comprises. La maladie se montrait, du reste , libre de toute complication. Ni pendant l'accès , ni hors de l'accès , la malade n'accusait aucune douleur interne. Il n'y avait point de symptômes d'irritation locale ni générale , point d'indices d'affection gastrique méritant quelque considération ; en un mot , la maladie existait dans sa plus grande simplicité. Je me décidai à essayer le nouvel alcali du quinquina, le principe présumé fébrifuge de cette substance.

Le mémoire de mon beau-frère m'avait appris que, dans le quinquina, ce principe se trouve constamment uni à un acide , et que , dans les nombreux essais auxquels ce principe avait été soumis, il se combinait facilement avec plusieurs des acides connus. Partant, de ces données je résolus d'administrer d'abord le nouveau médicament sous forme saline ; et guidé seulement par cette considération générale, que la classe des sels à base d'acide sulfurique est la plus importante par l'efficacité , comme par le nombre , en ayant exclusivement égard aux usages médicaux, j'adoptai de préférence le sulfate. J'avais trouvé ensuite , dans le mémoire cité, que ce principe était obtenu selon les proportions d'un grain à un gros environ. Il fallait , sans doute , mettre

en ligne de compte quelques pertes inévitables, présumées faites dans les différentes opérations nécessaires pour obtenir cette substance dans toute sa pureté; en conséquence, je me décidai à donner neuf grains de sulfate de quinine dans l'intervalle d'un accès à l'autre. Le premier jour, la malade en prit trois doses, de trois grains chaque. L'accès suivant manqua entièrement. Le lendemain, j'en donnai deux doses, de quatre grains chaque; une le matin et une autre le soir. La malade en prit ainsi pendant trois jours. Je le lui fis continuer ensuite à la dose de quatre grains par jour, pris le matin seulement, pendant six jours. La fièvre n'a plus reparu.

Très-peu de temps après, je fus demandé en consultation pour la fille de M. J. Comte de H., l'un des intendants généraux des armées françaises. Cette enfant, âgée de neuf ans environ, à laquelle notre recommandable confrère M. Salmade donnait des soins habituels, arrivait des environs d'Orléans, où les fièvres intermittentes étaient fort communes. Elle avait contracté la maladie régnante, dont les accès suivaient le type de fièvre double quarte. Il s'était déclaré des symptômes d'embarras gastrique, et un point douloureux avec tuméfaction bien sensible à l'hypochondre droit. M. Salmade avait eu recours aux délayans et aux évacuans indiqués. La fièvre subsistait toujours. Les accès étaient de quatorze à quinze

heures, et d'ailleurs très-intenses. L'hypochondre restait tuméfié et douloureux. Je proposai l'emploi du sulfate de quinine à la dose d'un grain seulement, soir et matin, à raison de l'âge et de la faiblesse de l'enfant. Dès l'accès qui suivit les trois premières doses, on put s'apercevoir de l'effet du remède. L'accès fut singulièrement retardé et entièrement troublé dans sa marche. Le suivant manqua totalement, et la fièvre n'a plus reparu. Pendant quelques jours je fis continuer les trois doses de sulfate de quinine, chacune d'un grain. On descendit gradativement à deux doses, puis à une par jour, puis enfin à une de deux jours l'un seulement. Tous les symptômes d'embarras gastrique, de douleur à l'hypochondre, de dérangement des fonctions de la digestion, d'affaiblissement, etc., ont cédé au seul usage de ce remède; et l'enfant jouit à présent d'une santé parfaite.

La fille du général D..., qui avait passé l'été à Nogent-sous-Vincennes, y fut prise d'une maladie aiguë, qui n'avait présenté d'abord aucun caractère déterminé. L'anomalie de cette affection tenait, sans doute, à la mauvaise constitution de cette demoiselle, et à la prédominance, beaucoup trop marquée chez elle, des systèmes lymphatique et nerveux. Après des soins divers, dirigés successivement en vertu des indications principales qui s'offrirent au praticien, la maladie devint évidemment intermittente, quotidienne,

double - tierce. Quatre accès furent consacrés à l'observation , et , par conséquent, tout ce temps uniquement employé à faire la médecine expectante. La maladie une fois bien caractérisée , je donnai le sulfate de quinine à la dose de deux grains soir et matin. Dès le troisième jour , la fièvre, qui avait déjà perdu de son intensité , céda d'une manière absolue , et la malade a recouvré l'appétit, les forces et la santé bien plus promptement qu'il n'était raisonnable de l'espérer d'après son organisation.

La femme-de-chambre de madame Cl... , rue de l'Université, avait passé la belle saison à Saint-Leu-Taverny , vallée de Montmorency , où les fièvres intermittentes étaient très-communes. Elle y fut prise de la fièvre qui présenta successivement plusieurs types. De retour à Paris , la malade vint me consulter. Les accès paraissaient sous le type de fièvre tierce. Prenant en considération tous les antécédens de cette maladie , à laquelle on avait déjà opposé le régime , les amers chicoracés et les évacuans ; n'apercevant d'ailleurs dans l'état actuel de la malade aucune complication qui pût commander des soins particuliers ni fournir des indications urgentes , j'employai de suite le sulfate de quinine. J'en donnai deux fois quatre grains durant le premier intervalle apyrétique. L'accès suivant manqua presque entièrement. Je continuai l'emploi de ce moyen

pendant quelque temps , avec la réserve et les précautions convenables. La fièvre n'est pas revenue , et la malade s'est très-prompement rétablie.

Vers le milieu d'octobre , je fus demandé par madame Ch. , femme d'un architecte , rue de la Paix , qui avait , depuis plusieurs jours , des accès de fièvre intermittente quarte , dont la durée et la force affaiblissaient singulièrement le physique et affectaient tout autant le moral de la malade. Madame Ch. n'avait presque pas quitté Paris durant la belle saison. J'en fais ici tout exprès la remarque. On a vu que les quatre autres malades arrivaient des environs de Paris : celle-ci seule ne s'était presque pas éloignée de la capitale. Si l'on en excepte les fièvres intermittentes dont le foyer d'infection se développe sur les bords de la rivière de Bièvre , il n'y a qu'un très-petit nombre d'exemples de ces fièvres nées dans l'intérieur de la ville. Presque toutes celles qu'on y observe y sont importées des campagnes environnantes. Toutefois cette année , où les fièvres intermittentes ont été abondamment répandues par-tout , on en a vu aussi quelques-unes qui s'étaient déclarées dans l'intérieur de Paris.

Une complication gastrique , bien manifeste chez madame Ch. , me décida à commencer le traitement de cette maladie par un émétique. Je le fis prendre le matin même du jour paroxys-

tique. L'effet en fut complètement satisfaisant ; et cependant l'accès, ce jour-là, ne présenta aucun amendement. J'administrai, immédiatement après, le sulfate de quinine, de manière à ce que la malade en prît cinq doses, de cinq grains chaque, durant les deux fois vingt-quatre heures devant s'écouler entre l'accès qui venait de finir et celui qui allait suivre. Je donnai, en même temps, du petit-lait pour boisson, et je prescrivis, d'ailleurs, la plus sévère abstinence de toutes substances alimentaires. L'accès attendu manqua complètement. Je conseillai la continuation du remède à la dose de cinq grains soir et matin. Je permis un peu de légumes cuits à l'eau et des compotes de fruits, tout en continuant aussi l'usage du petit-lait. La fièvre manqua encore une fois, et la malade allait parfaitement.

Le sulfate de quinine produisait une excitation assez forte, telle à-peu-près qu'on l'observe par l'usage du quinquina en substance, donné à très-larges doses. Ce remède conserve, d'ailleurs, toute la particulière saveur du quinquina, et la malade le prenait dans une cuillerée d'eau fortement sucrée. La répugnance qu'elle éprouvait, jointe à l'état tout-à-fait satisfaisant de sa santé, la décidèrent à suspendre l'usage de ce moyen, contre mes conseils et sans que j'en fusse prévenu.

Par suite de l'époque de la vie à laquelle madame Ch. arrive, et de l'importante révolution

que la nature prépare dans ce moment , il se passe tous les mois chez elle un trouble plus ou moins considérable, dont l'apparition du flux menstruel , d'ailleurs assez régulière, est toujours le résultat. La malade se trouvait alors au moment de ce travail de tous les mois. Il eut lieu comme à l'ordinaire. Comme à l'ordinaire aussi , les règles parurent ; mais avec elles se déclara de nouveau la fièvre. Le second accès la confirma quarte comme dans la première invasion et avec la même intensité.

Sans autres préliminaires , je donnai le sulfate de quinine à la dose de quatre grains soir et matin ; je le fis prendre dans un peu de pain à chanter. De cette manière , la malade le prit avec plaisir. Le troisième accès n'eut pas lieu , et aujourd'hui encore la santé est parfaite.

Toutefois , dans la vue de prévenir la fâcheuse influence de l'époque prochaine , madame Ch. a continué , pendant dix jours environ , à prendre , tous les matins , quatre grains de sulfate de quinine. Elle en a pris ensuite quatre grains de deux jours l'un , qu'elle a continués jusqu'à ce que le trouble général qui précède et qui accompagne chaque apparition des règles fût entièrement passé. L'époque étant arrivée , les règles ont paru sans accident et sans fièvre.

Madame N... , mariée à un officier supérieur de gendarmerie , demeurant rue Sainte-Apolline ,

n° 7 , âgée d'environ cinquante ans , d'une petite stature , de complexion maigre , d'un tempérament fortement nerveux avec sécheresse et irritabilité prononcées de la constitution , était allée passer l'été dans l'Orléanais , aux environs de Beaugenci. Vers la fin d'août , elle y fut prise d'une fièvre quarte dont les accès étaient longs et violens. Pendant son séjour à la campagne , et depuis son retour à Paris , on a attaqué la maladie par tous les moyens indiqués : boissons délayantes , amères ; potions anti-spasmodiques ; évacuans ; vin de quinquina , rien n'a été négligé. On a essayé le quinquina en substance ; l'estomac de la malade n'a pu le supporter qu'à doses insuffisantes. La fièvre continuant toujours , j'ai été consulté le 1<sup>er</sup> décembre 1820. J'ai administré de suite le sulfate de quinine à la dose de quatre grains soir et matin ; et j'ai donné en même temps quelques tasses d'infusion légère de tilleul alternées avec l'eau de veau dans laquelle ont avait ajouté de la laitue et du cerfeuil. La malade avait pris quatre doses du médicament lorsque l'époque de l'accès est venue. Il a manqué absolument. Elle a continué de même jusqu'à l'accès suivant. le deuxième après l'emploi du sulfate de quinine à manqué également. Les choses en sont là au moment de l'impression de cet article.

Depuis l'importante découverte faite par mon beau-frère , je n'ai pas eu d'autre cas de fièvre

intermittente dans ma pratique ; je n'ai , par conséquent , pas pu multiplier davantage mes essais ; mais j'ai communiqué oralement à plusieurs de mes confrères de la capitale le résultat de mes observations. J'en ai aussi donné connaissance à quelques médecins des départemens par voie de correspondance. Attendons le résultat de leurs essais. Dans l'unique intention de rendre ces essais encore plus nombreux et plus authentiques , je me suis décidé à donner à ces premières observations toute la publicité possible , afin de les soumettre à la fois au jugement et à l'expérience de tous les praticiens.

Je me permettrai , à cet égard , une seule réflexion. Les fièvres intermittentes se jugent si souvent d'elles-mêmes , elles ont , par cela , si fréquemment cédé à l'emploi de moyens entièrement insignifiants , qu'il faut savoir se tenir dans une sage et philosophique réserve avant de proclamer solennellement la propriété de tels ou tels fébrifuges. Mais , d'un autre côté , ces mêmes maladies , quoi qu'en disent certains praticiens , qui prononcent peut-être trop légèrement , d'après un petit nombre de faits , et en s'en rapportant uniquement à leurs propres et privées observations ; ces mêmes maladies , dis-je , résistent quelquefois opiniâtement aux méthodes thérapeutiques les mieux dirigées , et aux doses les plus fortes du meilleur quinquina

donné en substance ; en sorte qu'aux yeux de l'homme sage et du médecin éclairé , il ne devra pas suffire d'une ou de deux tentatives inutiles , pour renoncer à ce genre d'essais , non plus qu'il ne suffira pas de quelques guérisons pour annoncer la vertu fébrifuge de cette substance.

Afin de mieux apprécier les effets de cette nouvelle préparation sur l'économie vivante , je l'ai employée dans trois autres circonstances pour lesquelles l'efficacité du quinquina est généralement démontrée.

Je l'ai donnée comme tonique dans les convalescences longues et pénibles des fièvres muqueuses , tant chez les enfans que chez les adultes : dans le cas de ces longues et interminables débilités d'estomac qui s'opposent à toutes sortes d'alimentations , et qui entraînent les prostrations de forces les plus inquiétantes , quelquefois même la consommation. Je l'administre alors à la dose d'un grain par jour , ou bien d'un grain répété le soir et le matin , suivant l'exigence des cas , et *pro ægri tolerantia*. Presque toujours j'en ai obtenu les résultats les plus satisfaisans.

J'avais lu il y a bien long-temps , c'était , je crois , dans la collection périodique du *Magasin encyclopédique* , la réunion de quinze ou vingt observations relatives à l'emploi du quinquina en poudre , dans quelques conditions assignables d'affections rhumatismales , tant aiguës que chro-

niques. Ces observations me présentèrent des résultats tellement favorables, que j'employai plusieurs fois ce moyen, et assez souvent avec utilité. On rencontre très-communément, durant le cours des fièvres catarrhales, des fièvres muqueuses, ainsi que de la plupart des fièvres éruptives, et surtout pendant les convalescences de ces mêmes maladies, des douleurs rhumatismales, vagues, qui tourmentent singulièrement les malades, et qui retardent presque indéfiniment leur convalescence. Ces douleurs se lient habituellement à une faiblesse générale de la constitution, et alors le quinquina, donné à petite dose, m'a paru avoir le double avantage de faire cesser les douleurs, et d'en empêcher le retour.

Les exemples de fièvres rhumatismales, si intimement liées aux fièvres bilieuses, que ces deux complications de maladies semblent se servir réciproquement de cause ou de générateur, ne sont pas rares. Presque toujours alors les symptômes se manifestent sous un aspect tel, et les indications se montrent de manière qu'il faut commencer le traitement par des saignées locales et par des délayans internes; le continuer ensuite par les évacuans, par l'émétique surtout, qu'on est quelquefois obligé de répéter jusqu'à deux ou même trois fois; et le terminer enfin par le quinquina. Stoll a soigneusement étudié cette forme d'affections rhumatismales. Sans doute il a abusé

de ce résultat général de l'observation, en poussant beaucoup trop loin les principes qu'il a posés à cet égard. Il faut savoir laisser de côté les défauts ou même les erreurs qui se trouvent toujours en plus ou moins grand nombre dans les meilleurs ouvrages, et profiter des vérités qu'ils nous ont transmises. Tous les systèmes, en médecine, sont vrais, c'est-à-dire qu'ils sont tous fondés sur une vérité aperçue; il n'y a de faux que l'abus qu'on en fait, et les excès auxquels on veut toujours porter les applications qu'on leur donne. Chacun de ces systèmes a son point d'utilité: le bon esprit consiste à le bien saisir. Quarin, l'un des plus habiles praticiens de nos jours, a su apprécier à leur véritable valeur les indications du quinquina dans les affections rhumatismales. Il a retiré d'immenses avantages de l'emploi de ce remède, particulièrement contre les rhumatismes liés à la fièvre catarrhale, et contre tous les cas de rhumatisme accompagnés de faiblesse, soit primitive, soit consécutive. Quelques convalescens, dit-il, sont, à la suite des rhumatismes, dans un état de faiblesse et d'épuisement tels qu'ils semblent menacés de consommation; le quinquina et le lichen d'Islande avec le lait, leur seront salutaires. Ailleurs il s'exprime ainsi: Quand la faiblesse est extrême, et que les retours de la fièvre affectent comme un type périodique, on adjoindra le quinquina aux délayans et aux diaphorétiques.

Dans toute autre circonstance de cette maladie , le quinquina ne calme ni la fièvre ni les douleurs ; bien plus , il augmente la chaleur et fait naître de l'oppression à la poitrine.

C'est pour moi une chose d'expérience , qu'après une crise d'affection rhumatismale aiguë , qu'il a fallu combattre exclusivement par les délayans , par les saignées locales et générales , par les vésicans et par les narcotiques , il reste , long-temps encore après la guérison , de légers ressentimens vers le lieu qui a été le siège de la maladie , et même des douleurs vagues sur diverses parties du corps , auxquelles on oppose , avec beaucoup d'avantage , le quinquina à petite dose. C'est aussi pour moi un fait d'observation , que les rhumatismes aigus introduisent dans la constitution une extrême tendance à contracter de nouveau la maladie , tant à l'état chronique qu'à l'état aigu ; et que le même moyen , continué assez long-temps et de la même manière , détruit cette fâcheuse disposition , ou l'empêche d'avoir son effet. Dans de semblables conditions , j'ai aussi employé avec succès le suc dépuré de trèfle d'eau , *menianthes trifoliata*. Le docteur Sims (1) nous a laissé la description d'une épidémie de rhumatismes , dans le cours de laquelle la maladie s'est présentée sous plusieurs

---

(1) Bemerkung, *Uber. Epidem. Krankheit*, p. 47 et suiv.

formes. C'est surtout là que l'on étudiera avec fruit les indications du quinquina dans ce genre d'affections. On y voit l'écorce du Pérou produire quelquefois les plus heureux effets, et quelquefois aussi donner lieu à l'augmentation de la douleur de la fièvre, et des autres symptômes, suivant que la maladie existe avec ou sans inflammation.

Eh bien , dans toutes ces circonstances , la nouvelle préparation du quinquina s'applique avec d'immenses avantages. Donnée d'abord sous un infiniment petit volume , et prise dans du pain à chanter , elle peut être avalée facilement et sans aucune répugnance. Elle fatigue beaucoup moins l'estomac , produit un degré bien moindre d'irritation et d'échauffement , sans doute parce qu'on l'a débarrassée de la partie ligneuse, du principe tannant , etc. N'est-il pas probable ensuite que , parmi les effets nuisibles résultant de l'usage du quinquina donné en poudre et à des doses élevées , plusieurs de ces effets proviennent de l'action de la poudre , du tannin , etc. sur la membrane muqueuse de l'estomac et sur les bouches des vaisseaux absorbans et exhalans ? Et alors n'est-il pas raisonnable d'espérer que le principe fébrifuge isolé n'aura aucun de ces inconvéniens ? L'expérience nous éclairera ultérieurement à ce sujet ; car , en médecine , c'est toujours la pratique et non la théorie qu'il faut laisser parler la première : de la même manière qu'en fait de gram-

maire , par exemple , ce n'est jamais que d'après les bons et les judicieux usages des mots et des phrases que l'on arrête les règles des langues.

Ne nous laissons d'ailleurs pas entraîner trop vite par tout ce qu'offre de séduisant l'ingénieuse idée d'arracher à chaque médicament le principe actif qu'il renferme. Rien ne prouve que ce principe isolé convienne , dans tous les cas , à l'extrême susceptibilité de nos organes. Ce n'est sûrement pas sans quelque raison que la providence, qui a la sage prévoyance , le miraculeux pouvoir de *mesurer le vent à la laine de l'agneau* , nous offre ainsi ces principes mélangés , combinés à plusieurs autres. De plus , rien ne prouve que ces principes isolés conservent les mêmes propriétés que celles dont ils jouissent dans l'état de leurs naturelles combinaisons. L'émétine , par exemple , principe actif de l'ipécacuanha , produit assez constamment le vomissement ; et , sous ce rapport , elle convient dans beaucoup de cas, chez les enfans surtout , en raison de l'insurmontable répugnance qu'ils ont à prendre l'ipécacuanha en substance ; mais je n'ai jamais retrouvé dans l'émétine cette particulière propriété qu'a l'ipécacuanha d'imprimer , à tout le tube intestinal et à ses annexes, une action tonique, comme spécifique, et qui le rend si salulaire dans les diarrhées, dans les hémorrhagies utérines , compliquées d'embarras gastriques , etc. Je n'ai pas non plus

obtenu de l'éméline l'effet anti-spasmodique que détermine l'ipécacuanha en substance, et qui en rend l'administration si heureusement indiquée dans tous les cas de spasme, d'état nerveux général ou local.

L'action narcotique de la morphine, principe actif de l'opium, est incontestable. J'en ai fait usage quelquefois, et je n'y ai jamais reconnu la vertu particulière qu'à l'opium de suspendre toutes les sécrétions, et d'augmenter, au contraire, les sueurs. Cette considération me fait donner la préférence à la morphine sur l'opium chez les phthiques, lorsque les sueurs sont le symptôme prédominant; quoique, du reste, je n'y aie jamais gagné grand'chose; car lorsque les sueurs diminuent ou se suspendent, la diarrhée survient, et de ces deux symptômes, l'un ne vaut guère mieux que l'autre.

Ceci me conduit tout naturellement à l'examen d'une nouvelle indication du quinquina, et pour laquelle il est raisonnable d'espérer que la quinine offrira quelques avantages. Quel est le médecin qui n'est pas tous les jours profondément affligé par cette triste condition des malheureux phthiques, irrévocablement condamnés à souffrir de la fièvre particulière qui les consume lentement? Quel est le praticien qui n'ait pas formé des vœux ardents et fait de judicieux efforts pour combattre cet implacable ennemi, constamment victorieux,

et poursuivant sans relâche ses ravages et ses destructions ? Quel est , enfin , l'observateur qui , frappé de la périodicité qu'offre souvent cette fièvre , n'a pas été tenté , ou même n'a pas essayé de lui opposer le remède anti-périodique par excellence ? Les fastes des sciences médicales sont remplis de ce genre d'essais , et malheureusement les résultats en sont très-variables. En méditant avec soin sur l'ensemble de ces essais , on voit que cette divergence tient aux conditions sous lesquelles le quinquina a été administré. Tant que la maladie reste encore sous l'influence de l'état inflammatoire , tant qu'il existe une irritation primitive ou consécutive , locale ou générale , poussée à des degrés plus ou moins forts , il est rare que l'écorce péruvienne ne produise pas de mauvais effets , et qu'elle ne donne pas lieu surtout à une toux plus forte et plus fréquente , à l'augmentation de l'oppression et de l'anxiété , au sentiment d'irritation générale dont les malades se plaignent , etc. Mais lorsqu'il n'y a plus vestige d'inflammation , lorsque la suppuration est établie et l'expectoration abondante , facile ; lorsque d'ailleurs le malade s'affaiblit considérablement par la fièvre lente , qui présente chaque soir un redoublement plus ou moins intense , et qui se termine chaque fois par des sueurs copieuses , alors on doit , avec les précautions convenables , tenter le quinquina. J'ai cru recon-

naître à ce remède une efficacité plus spécialement applicable contre les phthisies qui se déclarent si fréquemment chez les femmes à la suite des couches et de l'allaitement, sans doute parce que les phthisies développées sous de semblables conditions réunissent à un plus haut degré l'ensemble des caractères que nous avons reconnus nécessaires pour donner lieu à une indication suffisante de ce remède.

Trop souvent alors, l'estomac fatigué des malades ne supporte pas le quinquina en poudre, et c'est cependant sous cette forme qu'il produirait le plus d'action; sans doute parce que les autres préparations ne contiennent que des quantités minimales du principe actif du médicament. Dans ce cas, je pense, on essaiera avec avantage la quinine, que j'emploierai moi-même avec empressement dès les premières occasions que m'en offrira ma pratique.

On lira avec avantage, sur l'emploi du quinquina contre les phthisies, la savante dissertation de Joeger, recueillie en deux parties séparées, dans l'intéressante collection du Baldinger, t. iv et t. vi. Cette dissertation, qui a pour titre : *Corticis peruviani in phthysi pulmonum Historia et Usus; Tubingæ, 1779*, se recommande par de très-savantes recherches, et par une judicieuse critique. L'auteur a envisagé sa question sous toutes les faces. Il n'a éludé aucune objec-

tion , et il a fait souvent , avec succès , les plus grands efforts pour les réfuter. A part les malheureuses analogies de position que l'auteur de cette dissertation me présentait lorsque je l'ai lue pour la première fois , son travail a fait sur mon esprit la plus heureuse sensation. Il me souvient d'avoir regretté qu'il ait négligé ou qu'il n'ait pas été à même d'éclairer par des faits particuliers , par des observations nombreuses , les diverses questions qu'il a eu à traiter. Il s'est laissé entraîner par son sujet : ses conclusions , relativement aux vertus du quinquina contre la phthisie , sont devenues beaucoup trop générales , et sa thèse a été soutenue d'une manière trop exclusive. En toutes choses , mais , surtout en médecine , il faut s'attacher à la théorie de ceux qui savent bien la pratique.

Je ne terminerai pas ces considérations sur le sulfate de quinine sans faire connaître les procédés que M. Pelletier emploie , ceux qu'il conseille comme les plus économiques et les plus sûrs , pour la préparation de cette substance.

On fait d'abord , à l'aide de l'alkool , des teintures réitérées de quinquina , et , par l'évaporation , on retire ensuite l'extrait alkoolique. C'est dans cet extrait que se trouve tout le cinchonin ou toute la quinine que contient l'écorce du Pérou. Pour l'obtenir dans un état de pureté convenable , on fait bouillir la matière résinoïde

dans une quantité d'eau légèrement aiguisée d'acide hydro-chlorique (muriatique); on filtre la liqueur après son entier refroidissement; on la concentre et on la traite par un excès de magnésie, en employant une ébullition prolongée seulement de quelques minutes; on laisse encore refroidir les liqueurs et on les filtre de nouveau. Le précipité reçu sur des filtres est composé de cinchonin ou de quinine, de magnésie calcinée, de tannin et de rouge cinchonique. On lave ce précipité à l'eau froide; on le dessèche ensuite au bain-marie et on le traite par l'alkool bouillant. L'alkool dissout l'alkali organique, et laisse la magnésie et le tannin unis à la matière colorante. Il suffit alors d'évaporer l'alkool pour obtenir le cinchonin ou la quinine au degré de pureté convenable.

L'alkali du quinquina ainsi préparé est quelquefois encore souillé par de la matière grasse. Pour l'en séparer et le purifier définitivement, il faut le dissoudre de nouveau dans un acide largement étendu d'eau, filtrer encore la liqueur, et le traiter une dernière fois par la magnésie et par l'alkool comme il a été déjà dit.

---